

**LOUIS-PHILIPPE
DALEMBERT**



**MILWAUKEE
BLUES**

roman

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

MILWAUKEE BLUES

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LE CRAYON DU BON DIEU N'A PAS DE GOMME

Stock, 1996 («Motifs», n° 217).

L'AUTRE FACE DE LA MER

Stock, 1998 («Motifs», n° 225).

L'ÎLE DU BOUT DES RÊVES

Bibliophane Édition, 2003 («Motifs», n° 295).

VODOU! UN TAMBOUR POUR LES ANGES

(avec David Damoisson [photos] et Laënnec Hurbon [préface]), récit, Autrement, 2003.

RUE DU FAUBOURG SAINT-DENIS

Éditions du Rocher, 2005.

LES DIEUX VOYAGENT LA NUIT

Éditions du Rocher, 2006.

NOIRES BLESSURES

Mercure de France, 2011 (Ami-Livre, 2012).

BALLADE D'UN AMOUR INACHEVÉ

Mercure de France, 2013 (C3 éditions, 2014).

AVANT QUE LES OMBRES S'EFFACENT

Sabine Wespieser éditeur, 2017 (Points, 2018).

MUR MÉDITERRANÉE

Sabine Wespieser éditeur, 2019 (Points, 2020).

En langue créole

EPI OUN JOU KONSÀ, TÈT PASTÈ BAB PATI

Éditions des Presses nationales, 2008.

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT

MILWAUKEE BLUES

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2021

Bien qu'inspiré de deux drames réels, ce roman n'en est pas moins une œuvre d'imagination. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé n'est que pure coïncidence.

© Sabine Wespieser éditeur, 2021

*À Sarah, Larry, Anita, Mary, Anne,
qui m'ont appris à aimer leur ville de Milwaukee.*

À Big Sam Dalembert, qui m'y a accueilli.

*À Mélissa, qui m'a aidé à comprendre le système
sport-études et le championnat universitaire étasunien.*

«Hickock prétend que vous êtes un tueur né. Il dit que ça vous gêne pas du tout. Il dit qu'une fois, à Las Vegas, vous avez couru après un nègre avec une chaîne de vélo. Que vous l'avez battu à mort. Seulement pour vous amuser.»

TRUMAN CAPOTE,
De sang froid

*I left Atlanta one morning 'fore day
The brakeman said, "You'll have to pay"
Got no money but I'll pawn my shoes
I want to go west, I got the Milwaukee blues
Got the Milwaukee blues, got the Milwaukee blues
I want to go west, I got the Milwaukee blues*

J'ai quitté Atlanta un matin à l'aube
Le cheminot a dit: «Tu vas devoir payer.»
J'ai pas de sous, mais je mettrai mes chaussures au clou
Je veux aller à l'Ouest, j'ai le Milwaukee blues
J'ai le Milwaukee blues, j'ai le Milwaukee blues
Je veux aller à l'Ouest, j'ai le Milwaukee blues

CHARLIE POOLE,
«*Milwaukee Blues*»

I

FRANKLIN, LES ANNÉES D'ENFANCE

I, too, sing America.

[...]

I, too, am America.

Moi aussi, je chante les États-Unis d'Amérique

[...]

Moi aussi, je suis les États-Unis d'Amérique.

LANGSTON HUGHES

«Moi aussi», *The Weary Blues*

NINE-ONE-ONE

JE N'AURAIS JAMAIS DÛ composer ce foutu numéro. Si je pouvais, je supprimerais définitivement le 9 et le 1 du cadran de mon smartphone. Comme un cyclone, ou une inondation, raye du jour au lendemain un village entier de la carte du monde. J'aurais une application spéciale avec un clavier sans ces chiffres. Je suis prêt à la payer un bras, s'il le faut. Cela dit, si c'était possible, ça le serait partout ailleurs, sauf ici. Pour les résidents de ce pays, le « *nine-one-one* » est une référence incontournable. Un peu à l'image de notre supérette pour les habitants de ce bout de Franklin Heights. Le prolongement naturel des doigts, au moindre pet de travers : une prise de bec entre conjoints, un gosse qui en a marre de ses parents, un passant inconnu qui marche tête baissée ou rase trop les murs, un clochard qui confond une bouche d'incendie avec une pissotière, le type bodybuildé qui a oublié de ramasser la crotte de son caniche... sans évoquer des problèmes beaucoup plus graves, genre le mec bourré ou « *cracké* » qui tabasse sa gonzesse – parfois, c'est l'inverse, mais c'est plus rare –, avant qu'elle ne se mette à crier sa peine aux oreilles des voisins ; ou le prédateur pervers qui course un enfant en plein jour... Toutes ces choses dont on cause à longueur de journée à la télé ou sur le Net. Qui te forcent à espionner tes gosses, à fouiller dans

leur téléphone, à être sur leur dos H 24, de peur qu'ils ne se fassent violer puis massacrer, ou l'inverse. Bref, à leur pomper l'air et à faire d'eux les névrosés de demain, dont une grosse part du salaire atterrira en liquide et sans facture dans la poche d'un psy.

Dieu seul sait pourtant s'il y en a, des problèmes, dans cette ville. Elle a beau être la plus grande de l'État, elle n'en est pas moins paumée. Même si ceux qui ont un peu de blé se la pètent avec leurs clubs privés, leur opéra... et leur fichu accent du Wisconsin, qu'ils peinent à cacher aux oreilles du reste du pays. Suffit qu'ils soient fatigués ou qu'ils aient un petit coup de champagne dans le nez, et ils perdent leurs grands airs, te bouffent une voyelle dans un mot, «M'waukee», traînent trop sur une autre, «*baygel*» au lieu de «*baggle*». J'aurais mieux fait de me barrer depuis longtemps. Quand mes potes, après le lycée, ont voulu monter à Chicago, la métropole la plus proche, pour y poursuivre leurs études. Les universités de là-bas sont bien meilleures que celles d'ici, en tout cas mieux cotées sur le marché du travail. Pour la plupart des copains, c'était juste un prétexte car, au bout du compte, ils n'ont jamais mis ne serait-ce que la pointe d'un orteil à l'université. Faute de thune, peut-être. Dans ce foutu pays d'Amérique, même quand c'est une fac publique, ça n'a jamais de «public» que le nom. À la sortie, tu peux te retrouver endetté pour une, voire deux générations. Comme si t'avais acheté une putain de baraque.

Aux dernières nouvelles, tous ces potes, ou presque, vivent de job en job. À quoi bon partir si c'est pour aller faire ailleurs le même boulot de chiottes qu'en restant chez toi ? Comme ce cousin qui a fini par monter une supérette à

Evanston, dans la banlieue nord de Chicago, où un habitant sur trois est haïtien, enfin presque, alors qu'il aurait suffi de reprendre celle de ses parents ici. Au fond, ces mecs avaient juste envie de changer d'horizon. Respirer un autre air, où tout semble possible. Où les rêves les plus fous sont permis, voire encouragés. C'est la grande force de ce pays. C'est pas comme au Pakistan où, enfant puis adolescent, j'ai passé deux étés avec mes vieux. Ici, il y a toujours un endroit où aller planter sa tente pour essayer de changer son rêve en réalité. Même si, à l'arrivée, tu te fais carotter par plus malin que toi, que tu crèves la gueule ouverte, sans jamais y parvenir. Au moins, tu meurs avec l'espoir en étendard. Il n'y a pas pire que crever sans espoir.

C'est sûr, j'aurais dû mettre les voiles avec mes potes. Pousser même une tête jusqu'à New York, comme les plus entreprenants du groupe. Histoire de bien creuser la distance avec tout ça, laisser les choses derrière soi. Ça peut être salubre, parfois, de tirer une croix franche sur le passé. Enfin, façon de parler, car les croix et nous, vous savez. Au final, je suis resté enterré dans ce trou. Sans un diplôme en poche, j'ai échoué à la supérette de mon oncle, à la place du cousin parti à Chicago. Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? À part crever la dalle, ou vivre aux crochets de mes vieux, avec cette fille qui est tombée tout de suite en cloque et qui n'a rien trouvé de mieux que de me pondre deux mioches coup sur coup. Elle refuse de prendre la pilule, comme toutes ces femmes incapables d'aligner deux mots sans se mettre à parler de religion. Du coup, le soir, dans le lit, t'as beau avoir la trique, eh bien, tu as peur de l'approcher. Quand enfin tu prends ton courage en main,

tu y vas en tremblant. Des fois qu'elle retombe enceinte. Ça ferait une bouche de plus à nourrir, et toutes les dépenses que ça implique jusqu'à la fin du lycée, si le gosse ne s'est pas perdu en route. L'Oncle Sam ne fait pas de cadeau. Je ne veux pas d'une flopée de mômes, moi, comme on voit chez les Noirs et les Hispaniques. Ça multiplie les problèmes pour les gens comme nous, qui n'ont pas un crédit illimité à la banque.

J'aurais dû écouter mon cousin, monter à Chicago avec lui et notre bande de potes. Je n'aurais pas eu à composer ce foutu « *nine-one-one* ». Je n'aurais pas passé toutes ces nuits sans sommeil. Après la première, je croyais que je n'y aurais plus repensé. Du moins, ça se serait atténué, quitte à revenir une fois de temps en temps ; et j'aurais dormi huit heures d'affilée, quitte à être réveillé par mes propres ronflements, comme ça pouvait m'arriver avant. Mais non. C'est même plutôt le contraire. Ça empire au fil des nuits. J'en suis arrivé à ne plus pouvoir fermer l'œil du tout. Je peux me casser le cul au boulot toute la journée, la nuit venue, je ne m'écroule pas au lit pour autant. Les rares fois où j'y arrive, c'est pour me précipiter dans un trou sans fond, sans aucune saillie dans la paroi où m'agripper. En vrai, ça dure quelques minutes. Dans le sommeil, ça paraît une éternité. Et tout le long, une meute de visages noirs accompagne ma chute, en hurlant : « Je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas... » Je me réveille en sursaut et en sueur. Je manque d'air. J'étouffe moi aussi. Je me précipite vers la fenêtre, je l'ouvre à toute volée sans pouvoir néanmoins respirer. Il faut plusieurs minutes avant que mon cœur ne retrouve un rythme à peu près supportable pour quelqu'un de normal comme moi.

L'imam à qui j'en ai parlé, en quête d'un peu de réconfort, m'a dit que j'avais fait le bon choix. « *The right thing*. C'est la loi. » Tu es obligé d'appeler la police quand tu suspectes un client de t'avoir fourgué un billet contrefait. Autrement, c'est toi qui trinques. Ça peut t'amener à la case prison. Il l'a dit avec d'autres mots, précieux et contrôlés, qui sont ceux des hommes de foi, mais ça revient au même. N'empêche, c'est moi qui ai composé ce foutu numéro. Par réflexe. Le prolongement de nos doigts, je vous dis. Un peu par lâcheté aussi. Par les temps qui courent, il ne fait pas bon pour un musulman d'avoir affaire aux flics. Même pour une histoire de faux billets. Ils auront vite fait de t'accuser de blanchir de l'argent pour financer des activités terroristes, Daech et autres organisations pas en odeur de sainteté, dont tu ignorais jusqu'au nom avant qu'ils ne te gueulent dessus, voire pire, en garde à vue et te foutent la trouille de ta vie. Alors, j'ai composé le « *nine-one-one* ». D'ailleurs, je ne sais toujours pas si ce foutu billet était faux pour de vrai, ou pas. Les flics l'ont embarqué avec le type. Comme pièce à conviction, qu'ils ont dit. Et personne n'a payé le paquet de cigarettes que l'autre a acheté.

Quand j'ai composé ce fichu numéro, je n'ai pas café tout de suite que le type était noir. J'ai juste dit qu'il était grand et baraqué. Avec un début de calvitie au sommet du crâne. Je m'en suis rendu compte quand il s'est baissé pour ramasser le billet qui était tombé par terre. Il aurait été blanc, ou comme nous, il l'aurait peut-être camouflée avec un rabat de mèche. C'est le type de calvitie qu'on peut masquer facile, sauf si on a les cheveux en laine crépue comme lui. J'ai aussi signalé la couleur des vêtements. Un tee-shirt noir,

qu'il portait ample, et un jean délavé. Pas ceux à la mode, qu'on te vend une blinde, avec des trous partout. Celui-ci, ça se voyait, s'était délavé avec le temps. Il avait dû en faire, des guerres. Ou son propriétaire y tenait beaucoup. Ou il n'avait pas les moyens de s'offrir un pantalon neuf. Allez savoir. Il chaussait aussi des bottines mastoc beiges, pareilles à celles que les ouvriers portent sur les chantiers, avec un embout renforcé pour se protéger les orteils de la chute d'objets lourds. Il devait avoir entre quarante et cinquante piges. Difficile pour moi d'être plus précis. Je ne sais jamais dire l'âge pour les Noirs et les Asiatiques. Les Blancs, c'est facile : la trentaine à peine passée, ils en paraissent cinquante. Le gars aurait été pakistanais, ç'aurait été plus simple. J'ai grandi avec, vous comprenez ?

La dame à l'autre bout de la ligne avait une voix plus stressante que rassurante. Elle a insisté. De quel type était l'homme ? J'ai très bien compris ce qu'elle voulait savoir, mais j'ai fait semblant de ne pas comprendre. J'ai pris d'instinct l'accent paki. Je suis imbattable à ce jeu. Avec les potes, on charriait souvent les parents, venus de là-bas comme les miens, pour se venger de leurs punitions. J'ai donc pris l'accent paki, alors que je suis né ici. C'est pour ne pas avoir d'ennuis, si vous voyez ce que je veux dire. Ni avec les flics, ni avec les gars du quartier, qui m'auraient traité de balance et gratifié, après, du traitement qui va avec. C'était une porte de sortie. On n'est jamais trop prudent. Je pourrais toujours dire que je n'avais pas bien compris. Pourtant, j'avais capté, et comment. Mais j'ai fait semblant que non. Je lui ai donné d'autres détails. La taille, la corpulence. Le type et la couleur des vêtements, des trucs comme ça. Je crois même lui avoir refilé la marque du jean.

Les godasses d'ouvrier du bâtiment. Mais elle a insisté, en me brusquant. Elle n'avait pas que ça à fiche. Avec mon accent, elle n'a plus pris de gants. Elle a commencé à me menacer, et tout. Il s'agissait d'un délit grave, passible de poursuites judiciaires. Je risquais au minimum une lourde amende pour dérangement intempestif de la police, il y a d'autres administrés en danger qui ont vraiment besoin d'aide, quelque chose dans le genre, vous voyez ?

En tant qu'Oriental, musulman qui pis est, on n'est pas dupe de ce qui se passe entre la police et les Noirs. Quand tu vois la barbe de ton copain en feu, mieux vaut prendre les devants et mettre la tienne à la trempe. C'est un proverbe que j'ai ramené de la bouche des Haïtiens de Chicago, le temps que je suis resté là-bas, dans leur quartier. Mais tant que ça ne te touche pas, tu la fermes, pour ne pas t'attirer d'emmerdes. Vous voyez ce que je veux dire ? Je n'allais pas leur livrer le gars pieds et poings liés. C'est la loi du quartier : ne jamais balancer aux flics. Celle-là, pour le coup, elle n'est pas écrite. Alors, quand la dame a insisté à l'autre bout du fil, en m'engueulant presque, avec cette intonation criarde du parler d'ici qui t'amène à gueuler sans même t'en rendre compte, j'ai pris la tangente une nouvelle fois. J'ai dit que le type semblait un peu éméché, mais qu'il n'était pas agressif. Il était même souriant. Il avait échangé quelques mots avec une cliente présente à la supérette, comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Personnellement, c'est la première fois que je le voyais. Je connais pourtant la plupart des clients, ils habitent tous le quartier. Comme personne ne s'aventure ici, à moins d'être un touriste, il n'y en a pas d'autres. À force, j'ai fini par connaître la plupart d'entre eux, et aussi la famille : la mère,

le père, quand il y en a, les enfants... On commente souvent la météo et l'actualité sportive : les Bucks, les Brewers, même les Packers de Green Bay. Il nous arrive de rigoler ensemble. Celle qui me fait le plus marrer, c'est Ma Robinson, une ex-matonne devenue pasteure, à la retraite. Elle a une de ces dégaines. Ce que j'aime, mais grave, c'est quand l'ancienne gardienne de prison reprend le dessus sur la révérende. Elle te sort alors de ces mots salés, qui ne doivent pas figurer beaucoup dans la Bible. Enfin, j' imagine. Car je n'ai pas lu d'autres livres sacrés, à part le Coran. Et encore, quelques passages quand, adolescent, il fallait faire plaisir à l'imam et à mes vieux. Bref, elle a dû en apprendre de bonnes en taule. À propos de prison, j'ai aussi bavardé quelques fois avec Stokely, une autre figure historique du quartier, avec Ma Robinson et Authie. Dix ans de cabane derrière lui. Depuis, il s'est rangé et tente d'apprendre aux jeunes comment y échapper. Avec Authie, vaut mieux pas qu'ils se croisent, ces deux-là. Ils se tirent la tronche en permanence ; ça dure depuis un bail, à ce qu'il paraît. Si l'un se trouve déjà dans la supérette, l'autre reste à l'extérieur tant qu'il n'est pas sorti, avant de rentrer à son tour.

Tout ça pour dire que le gars, je ne l'avais jamais vu. Je n'ai même pas fait le lien avec sa mère, que j'avais dû croiser une ou deux fois. Lui, n'avait pas mis les pieds à la supérette avant. Je m'en serais souvenu sinon. C'est peut-être à cause des deux années que j'ai passées chez les Haïtiens, à Chicago. J'avais fini par partir, en fait. Avec ma femme et les deux gosses. C'était trop tentant, depuis le temps que les autres me cassaient les oreilles. J'avais même fait une virée avant, un week-end, histoire de savoir où je mettais

les pieds. Les autres, eh bien, ils m'avaient offert la tournée des grands-ducs, et tout. Mais, moi, il me faut du temps. Je ne suis pas du genre à me lancer sur un coup de tête. Je dois mâchouiller, ruminer, digérer l'idée. Puis un jour, je suis rentré à la maison, j'ai dit à ma femme : « Fais les valises, on monte à Chicago. » J'avais attendu l'été et la fin de l'année académique pour ne pas perturber les enfants avec l'école. Voilà comment on était partis...

Deux ans ! J'ai tenu deux ans. Après, je suis rentré au pays, je veux dire ici, à Milwaukee. J'aurais dû me tirer beaucoup plus tôt, à la sortie du lycée, avec les autres. Après un certain âge, on a plus de mal. On a ses habitudes là où on est, vous comprenez ? C'est comme avec ta femme. Tu as beau avoir envie de grand large ; parfois même, tu y vas. L'herbe est toujours plus verte ailleurs, pas vrai ? « *Aina ?* » comme on dit dans le Wisconsin, au lieu de « *ain't it* ». Après, c'est plus fort que toi, tu reviens. La tiédeur de sa peau te rassure. Cela dit, le temps avait passé aussi. Les potes avaient changé. On n'était plus la même bande de copains qui déconnaient à propos de tout et de rien. Chacun avait des responsabilités trop lourdes pour ses épaules. Alors, je suis rentré à la maison.

Le gars, lui, était revenu habiter Franklin Heights pendant cette absence de deux ans, si j'ai bien compris. Voilà pourquoi je ne l'ai pas reconnu, lorsqu'il s'est pointé avec son billet en bois. Je l'aurais connu d'avant, j'aurais été cash avec lui. Je lui aurais dit : « Où c'est qu'on t'a fourgué ce monopoly, mec ? » Pour ne pas l'accuser de front, et courir le risque de perdre un client. C'est quand toute cette histoire est arrivée que j'ai entendu parler de lui. Comme quoi, il avait été une gloire locale, il avait joué le championnat

universitaire de football. Qu'est-ce que j'en savais, moi ? À l'époque dont parlent les gens, j'étais môme. Sans compter que la famille de mon oncle et la mienne n'ont jamais vécu ici. On a toujours crêché à Wilson Park, le quartier où je suis né et où j'ai grandi. Mon oncle a acheté cette supérette dans Franklin Heights parce qu'il s'était mis en tête de prospérer. Il en avait déjà deux dans notre quartier et une autre à South Side, chez les Hispaniques. Son rêve, c'était d'en avoir partout dans le Wisconsin, puis dans tout le Midwest et, pour finir, dans tous les États-Unis. De créer un empire, à la manière des Asiatiques ; pas nous, les autres.

Quand j'ai commencé à bosser à Franklin – la famille avait tenu conseil pour m'y obliger, car je n'arrivais pas à décider ce qu'il fallait faire après le *high school* –, le gars était déjà parti tenter sa chance ailleurs. Et ce n'était pas pour courir des petits lièvres comme moi, lorsque je suis monté à Chicago. Lui, il visait le gros gibier. Au final, il n'a rien attrapé du tout. Après, il a préféré galérer plutôt que de revenir tirer le diable par la queue chez lui. Par orgueil, ou par honte. Une erreur que beaucoup de gens commettent. Moi, j'avais compris très vite, c'est pour ça que j'ai rebroussé chemin après deux ans. La queue entre les jambes, c'est vrai, mais je suis rentré à temps. À trop insister, tu cours d'un échec à l'autre. C'est ce que dit l'imam : « L'orgueil n'est jamais bon conseiller. » Après, tu te retrouves sans rien, tu n'es ni pape chez toi, ni mufti à Chicago. Lui a traîné, avant de rentrer au bercail quand vraiment il n'a plus eu où aller. Comme une pierre qui a dévalé une pente ; arrivée en bas, elle est forcée de s'arrêter. Voilà pourquoi je ne l'avais pas rencontré avant et que je ne l'ai pas reconnu.

Bien sûr, je n'ai pas déballé tout ça à la dame du « *nine-one-one* », pour pas qu'elle se fâche davantage. Mais j'étais de moins en moins convaincant dans mes réponses. Ayant senti mon hésitation, elle a dégainé son histoire d'amende et de tracasseries pour toute une vie. J'ai alors fini par cracher le morceau et lui dire que le type était noir. J'aurai tenu un bout de temps quand même. Je l'ai balancé seulement quand je me suis senti en danger. L'imam m'a assuré que je pouvais être fier de moi. Je n'ai pas bien compris si c'est parce que j'avais fait mon devoir de citoyen, ou parce que je ne me suis pas précipité pour jouer les collabos. Je n'ai pas osé lui demander. La dame a ajouté si je ne pouvais pas le dire plus tôt, ça aurait fait gagner du temps à tout le monde. Après m'avoir redemandé de confirmer mon nom et l'adresse de la supérette, elle m'a dit qu'elle allait transmettre le signalement du suspect à la police. Celle-ci serait là d'une minute à l'autre. À croire qu'elle ne se serait pas déplacée si le type avait été caucasien. Je ne saurai jamais.

La patrouille n'a pas tardé en effet. Une dizaine de minutes à tout casser, sirène hurlante. Ils étaient quatre, venus dans deux voitures différentes. Le type était déjà sorti de la supérette. Il se déplaçait en roulant les mécaniques, comme le font souvent les Noirs. Suffit de regarder marcher Barack Obama, ou Denzel Washington au début de ses films, et vous comprendrez ce que je veux dire. Le mec se dirigeait vers sa bagnole, une grosse caisse bordeaux rutilante, avec la silhouette floue d'une poupée à l'avant. En voyant la voiture – j'étais sorti sur le pas de la supérette pour suivre le déroulement de l'opération –, je me suis demandé si je n'avais pas fait une connerie. Soit le gars y avait mis toutes ses économies, avant de s'endetter jusqu'au cou pour payer

le reste. Soit c'était un dealer. En général, les flics préfèrent la deuxième hypothèse. En gros, quand tu as une caisse pareille, tu n'essaies pas de refiler une aussi petite coupure. À moins que ça n'ait été un test, avant d'écouler des plus gros.

Au bout du compte, je me suis rassuré, car l'un des flics était africain-étasunien comme on dit ici, pour éviter de désigner la couleur de la peau. De peau justement, lui était très clair, mais ça se voyait qu'il n'était pas tout blanc, tout blanc. Il y avait aussi un petit râblé qui était chinois, enfin asiatique de là-bas, je ne saurais dire de quel pays exactement. C'est comme nous quand on nous confond avec les Indiens, alors qu'on n'a rien à voir. Si ça se trouve, il est né ici, comme moi. Voilà pourquoi je préfère préciser. Je me suis dit qu'il ne risquait pas d'y avoir un dérapage, leur présence empêcherait les deux autres de changer le type en bavure. Eh bien, je me suis trompé. Je souffre encore de l'admettre. Si je n'avais pas composé ce foutu numéro...

La suite, la planète entière la connaît dans les moindres détails. Tout est sur le Net. Comment ils ont fait un plaquage ventral au gars, lui ont passé les bracelets pendant qu'il était au sol. Et comme si ça ne suffisait pas, le Caucasien à la boule de Kojak – c'est le nom de l'acteur d'un feuilleton que je regardais, enfant – lui a maintenu le genou entre les omoplates, l'air de rien, comme on fait avec le mouton de l'Aïd pour qu'il arrête de gigoter et de brailler avant l'égorgement, tandis que ses collègues s'occupaient de tenir les badauds à distance. Lui aussi regardait vers le petit groupe de personnes amassées autour d'eux, sans faire grand cas du type sous son genou... Est-ce qu'il a senti le dernier souffle saccadé du gars? Comme lorsque tu touches une personne électrisée et qu'elle te balance une décharge à son tour. Je ne

parle même pas des mots, dont on fera sans doute des titres de livres ou de films de par le monde. Avec les mots, les gens peuvent tricher. Mais le souffle ! À moins d'être bon pour un oscar, comme Denzel, on feint pas. Comment peut-on ne pas le sentir ? Et laisser malgré tout l'autre rendre l'âme sans broncher ?

Pour ma part, je regretterai toute ma vie d'avoir composé ce fâcheux numéro. Je revenais des toilettes quand le caissier m'a fait le signe convenu. Je me suis éloigné pour passer l'appel en toute discrétion. C'est moi qui aurais dû être assis derrière la caisse, en tant que gérant, auquel me donne droit mon statut de neveu du patron, en l'absence de mon cousin. Que j'aurais mieux fait de suivre, ou de rejoindre beaucoup plus tôt à Chicago. Je l'ai déjà dit, je sais. Aujourd'hui, le type serait en vie, et ses trois filles ne seraient pas orphelines.

« C'est la loi, a dit l'imam. Ce qui s'est passé par la suite n'est pas de ton ressort. Tu n'as fait que respecter la loi.

– Celle des hommes, ai-je répondu. Et celle d'Allah ? »

Pour une fois, j'ai coupé la chique à l'imam. Il a mis encore plus de temps à répondre, avant de me sortir un truc bateau, du genre : « Ses voies sont impénétrables. » « C'est la loi. » C'est ce que je me dis quand le remords me prend trop la tête. En attendant, je continue à ne pas trouver le sommeil, et les rares fois où j'y arrive, à ne pas pouvoir respirer dans mes cauchemars. Le fait que mon oncle, en tant que patron de la supérette, ait déclaré vouloir participer aux frais des funérailles n'a pas changé grand-chose à l'affaire. Les visages noirs hurleurs persistent à troubler mon sommeil : « Je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas... »

QUELQUES RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES À PROPOS,
ENTRE AUTRES, DES ÉVÉNEMENTS ÉVOQUÉS DANS LE ROMAN

BACHARAN Nicole, *Histoire des Noirs américains au XX^e siècle*, Éditions Complexe, «Questions au XX^e siècle», 1994.

BALDWIN James, *La Prochaine Fois, le feu* («*The Fire Next Time*»), (trad. Michel Sciamia), Gallimard, coll. «Du monde entier», 1963.

CAPOTE Truman, *De sang froid* («*In Cold Blood*»), (trad. Raymond Girard), Gallimard, 1966.

COHEN Jerry et MURPHY William S., *Burn, Baby, Burn! The Los Angeles Race Riot of August 1965*, Victor Gollancz, 1966.

DANTICAT Edwidge, *Adieu, mon frère* («*Brother, I'm Dying*»), (trad. Jacques Chabert), Grasset, 2008.

GUILLÉN Nicolás, «Élégie à Emmett Till», in *Le Chant de Cuba, Poèmes 1930-1972* (trad. Claude Couffon), Éditions Belfond, 1984.

HUGHES Langston, «Moi aussi», «La mère à son fils», (trad. François Dodat), in *Courage! Dix variations sur le courage et un chant de résistance*, anthologie établie par Bruno Doucey et Thierry Renard, Éditions Bruno Doucey, 2020.

LUTHER KING Martin, «*I Have A Dream*» (*Je fais un rêve*, Bayard, 1998).

ROUMAIN Jacques, «Sales Nègres» in *Bois-d'ébène*, Port-au-Prince, Imprimerie Deschamps, 1945; *Gouverneurs de la rosée*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1944.

LES SAINTES ÉCRITURES: Traduction du monde nouveau, Watchtower Bible and Tract Society of New York, Inc, 1974.

AFP, «États-Unis : À Milwaukee, les Noirs ont laissé tomber Clinton», https://www.lepoint.fr/monde/etats-unis-a-milwaukee-les-noirs-ont-laisse-tomber-clinton-22-11-2016-2084736_24.php

AUTRAN Frédéric, «Obama et la question raciale: le désespoir noir», https://www.liberation.fr/planete/2017/01/19/obama-et-la-question-raciale-le-desespoir-noir_1541816

HANNE Isabelle, «Après la mort de George Floyd, Minneapolis brûle sous la colère», <https://www.msn.com/fr-fr/actualite/monde/apr%C3%A8s-la-mort-de-george-floyd-minneapolis-br%C3%Bble-sous-la-col%C3%A8re/ar-BB14KSAw?li=AAaCKnE&ocid=mailsignout>

LAJON Karen, «Milwaukee trou noir de l'Amérique», <https://www.lejdd.fr/International/USA/Mid-term-La-ville-de-Milwaukee-symbole-de-la-pauvrete-aux-Etats-Unis-230338-3249041>

RÉFÉRENCES MUSICALES, PAR ORDRE DE CITATION

Milwaukee Blues, Charlie Poole & North Carolina Ramblers

1960 What?, Gregory Porter

Vietnam Blues, J. B. Lenoir

Alabama Blues, J. B. Lenoir

Sweet Black Angels, The Rolling Stones

Angela, John Lennon et Yoko Ono

Ain't Got No Home, Clarence «Frogman» Henry

Georgia On My Mind, Ray Charles

Go Down Moses (Let My People Go)

Swing Low, Sweet Chariot

Oh Happy Day

Blowin' In The Wind, Bob Dylan

Cotton Eye Joe, Rednex

Sweet Home Chicago, Robert Johnson

Just Like A Woman, Bob Dylan

Get Up, Stand Up, Bob Marley

Redemption Song, Bob Marley

Buffalo Soldier, Bob Marley

War, Bob Marley
I Shot The Sheriff, Bob Marley
Amazing Grace
I Just Wanna Live, Keedron Bryant
We Shall Overcome
Free At Last

RÉFÉRENCES CINÉMATOGRAPHIQUES, PAR ORDRE DE CITATION

Swashbuckler (Le Pirate des Caraïbes), James Goldstone
Rasta Rockett, Jon Turteltaub
Devine qui vient dîner, Stanley Kramer
Cry Freedom, Richard Attenborough
Twelve Years A Slave, Steve McQueen
The Hate U Give (La Haine qu'on donne), George Tillman Jr.
Racines (d'après le roman d'Alex Haley), Marvin J. Chomsky, John Erman, David Greene et Gilbert Moses
I Am Not Your Negro, Raoul Peck

TABLE DES MATIÈRES

I. FRANKLIN, LES ANNÉES D'ENFANCE	11
<i>Nine-One-One</i>	13
L'institutrice	27
L'amie d'enfance	45
Le pote dealer	63
II. L'UNIVERSITÉ DU FOOTBALL ET DE LA VIE	83
Le coach	85
La fiancée	107
L'ex	141
III. LA MARCHÉ	157
Le fils prodigue	159
Des blessures lentes à cicatriser	177
Le boulet de la honte	195
Les préparatifs	205
Des genres et des couleurs	219
Le choix de l'Éternel	231
Le Ma Robinson Show	241
Le point de vue de Dieu	257
Le jour viendra	267
RÉFÉRENCES	279

DU MÊME AUTEUR (*suite*)

NOUVELLES

LE SONGE D'UNE PHOTO D'ENFANCE

Le Serpent à Plumes, 1993 («Motifs», n° 240).

HISTOIRES D'AMOUR IMPOSSIBLES... OU PRESQUE

Éditions du Rocher, 2007.

LES BAS-FONDS DE LA MÉMOIRE

Société du Rhum Barbancourt, 2012.

ESSAIS

LE ROMAN DE CUBA

document, éditions du Rocher, 2009.

HAÏTI, UNE TRAVERSÉE LITTÉRAIRE

(avec Lyonel Trouillot), Philippe Rey/Culturesfrance, 2010.

POÉSIE

ET LE SOLEIL SE SOUVIENT (suivi de) *PAGES CENDRES ET PALMES D'AUBE*
L'Harmattan, 1989.

DU TEMPS ET D'AUTRES NOSTALGIES

in *Les Cahiers de la Villa Médicis*, n° 9.1, 1995.

CES ÎLES DE PLEIN SEL ET AUTRES POÈMES

Silex/Nouvelles du Sud, 2000.

DIECI POESIE (ERRANCE)

Quaderni di via Montereale, 2000.

POÈME POUR ACCOMPAGNER L'ABSENCE

Mémoire d'Encrier, 2005.

TRANSHUMANES

Riveneuve éditions, 2010.

EN MARCHE SUR LA TERRE

Bruno Doucey, 2017.

CANTIQUE DU BALBUTIEMENT

Bruno Doucey, 2020.

CES ÎLES DE PLEIN SEL ET AUTRES RECUEILS

Points, 2021.

MILWAUKEE BLUES. Depuis qu'il a composé le *nine one one*, le gérant pakistanais de la supérette de Franklin Heights, un quartier au nord de Milwaukee, ne dort plus : ses cauchemars sont habités de visages noirs hurlant « Je ne peux plus respirer ». Jamais il n'aurait dû appeler le numéro d'urgence pour un billet de banque suspect. Mais il est trop tard, et les médias du monde entier ne cessent de lui rappeler la mort effroyable de son client de passage, étouffé par le genou d'un policier.

Le meurtre de George Floyd en mai 2020 a inspiré à Louis-Philippe Dalembert l'écriture de cet ample et bouleversant roman. Mais c'est la vie de son héros, une figure imaginaire prénommée Emmett – comme Emmett Till, un adolescent assassiné par des racistes du Sud en 1955 –, qu'il va mettre en scène, la vie d'un gamin des ghettos noirs que son talent pour le football américain promettait à un riche avenir.

Son ancienne institutrice et ses amis d'enfance se souviennent d'un bon petit élevé seul par une mère très pieuse, et qui filait droit, tout à sa passion pour le ballon ovale. Plus tard, son coach à l'université où il a obtenu une bourse, de même que sa fiancée de l'époque, sont frappés par le manque d'assurance de ce grand garçon timide, pourtant devenu la star du campus. Tout lui sourit, jusqu'à un accident qui l'immobilise quelques mois... Son coach, qui le traite comme un fils, lui conseille de redoubler, mais Emmett préfère tenter la Draft, la sélection par une franchise professionnelle. L'échec fait alors basculer son destin, et c'est un homme voué à collectionner les petits boulots, toujours harassé, qui des années plus tard reviendra dans sa ville natale, jusqu'au drame sur lequel s'ouvre le roman.

La force de ce livre, c'est de broser de façon poignante et tendre le portrait d'un homme ordinaire que sa mort terrifiante a sorti du lot. Avec la verve et l'humour qui lui sont coutumiers, l'écrivain nous le rend aimable et familier, tout en affirmant, par la voix de Ma Robinson, l'ex-gardienne de prison devenue pasteure, sa foi dans une humanité meilleure.

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT est né à Port-au-Prince et habite Paris. Professeur invité dans de nombreuses universités, notamment américaines (il a enseigné en 2013 à Wisconsin-Milwaukee), il publie depuis 2017 chez Sabine Wespieser éditeur : Mur Méditerranée (2019) a été lauréat du prix de la Langue française, des prix Goncourt de la Suisse et de la Pologne et finaliste du prix Goncourt des lycéens.

N° D'ÉDITEUR : 199
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2021
ISBN : 978-2-84805-413-1
PRIX : 21 €

www.swediteur.com



9 782848 054131

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**